

qui y avaient été initialement dressées, voire le nom du sculpteur qui les avait réalisées et continue à en assurer la célébrité (« Konkurrerende Identitäten »). J. Fouquet (p. 145-177) s'intéresse au curieux procédé consistant à développer l'inscription de dédicace d'une statue archaïque, en elle-même très statique, sur les quatre côtés de la base, de manière à inviter le spectateur à l'envisager successivement sous tous ses angles. K. Lorenz (p. 179-197) compare la façon de disposer les statues des trois groupes delphiques des Sept contre Thèbes et des Épigones, des rois d'Argos et de la famille de Daochos, en attirant tout particulièrement l'attention sur la manière dont le texte de présentation de ces dernières oriente le visiteur vers tel ou tel personnage du groupe. C. Maderna (p. 201-236) revient sur ce « Tugendkanon » de la bonne épouse qui, passant de la Grèce à Rome, est ici envisagé comme élément d'un véritable transfert de culture de la part des affranchis qui en adoptent l'image. Pour A. Reinhardt (p. 237-256), l'autel de M. Cocceius Iulianus, mis au jour dans l'*orchestra* du théâtre d'*Italica*, rappelle, *in situ*, par son iconographie spécifique et son inscription, que l'affranchi avait été l'évergète de l'ornementation du monument ; j'ajouterais que son autoreprésentation en statue et l'image de sa femme et de son fils sous cette même forme renvoient peut-être, par ailleurs, aux véritables statues dressées dans d'autres monuments à leurs fondateurs ou bienfaiteurs. G. S. Gerleigner et Fr. Lissarrague (p. 259-301) s'attachent aux noms et aux inscriptions figurant sur les éléments architecturaux (colonnes, autels, bases...) de nombreuses scènes de la céramique grecque, mais aussi sur le corps de certains personnages. P. Lohmann (p. 303-318) détaille le côté dynamique de certains graffiti qui, repris ou complétés, témoignent d'un certain dialogue entre leur premier concepteur et ceux qui, à leur vue, sont conduits à en modifier tel ou tel aspect. Sur la base de quelques exemples judicieusement choisis, N. Dietrich (p. 321-359) insiste sur la fonction commémorative de plusieurs offrandes de victoires dans le sanctuaire d'Olympie et sur le fait que cette signification perdure pendant plusieurs siècles ; différents passages de Pausanias témoignent clairement de ce qu'il y a là « a lieu de mémoire in the longue durée » (p. 349). Jean Charles BALTY

Karolina KADERKA et Paul SCHEDING, *Les sculptures antiques du Musée d'art et d'archéologie du Pays de Laon. Die antiken Skulpturen du Musée d'art et d'archéologie du Pays de Laon*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2021. 1 vol. relié, 151 p., 17 fig., 64 pl. (MONUMENTA ARTIS ROMANAE, XLII). Prix : 98 €. ISBN 978-3-95490-527-0.

Andreas Linfert († 1996), qui savait toujours « dénicher » des œuvres, voire des collections, injustement méconnues, avait entrepris, comme il le fit pour les séries de Château-Gontier (Mayenne) qu'il publia en 1992 dans ces mêmes *Monumenta artis Romanae*, d'étudier les sculptures ayant appartenu à Paul Marguerite de la Charlonie (1844-1921). Celles-ci avaient fini par trouver refuge, en 1936, au musée de Laon après avoir été refusées par d'autres musées au terme de tractations que K. Kaderka expose dans une substantielle introduction, riche en documents d'archives : l'un d'eux, le virulent codicille antisémite du légataire à son testament du 12 mars 1902, retirant au Louvre, en date du 30 décembre 1913, son rang de légataire universel ne manque pas de choquer ; il s'inscrit évidemment dans le contexte de l'époque, mais, à cette date, Dreyfus avait été complètement réhabilité depuis sept ans déjà... Ces premières pages

(p. 13-33) tentent de dresser le portrait du collectionneur, « un curieux personnage, qui conserve même, il faut l'avouer, une part de mystère » (p. 33) au terme des recherches entreprises dans la masse de lettres, carnets, agendas, reçus et autres documents d'archives très scrupuleusement exploités à cet égard. L'intérêt de cet ingénieur de formation et riche entrepreneur pour l'Antiquité semble bien remonter aux voyages qu'il fit dans l'ensemble de la Méditerranée à partir de 1898 ; dès 1900, il suivait, en effet, des cours d'histoire de l'art antique à l'École du Louvre, à l'École des Beaux-Arts et à la Sorbonne, et se mettait à acheter vases, terres cuites et sculptures qui constituèrent, en vingt ans, une collection de quelque deux mille objets. Ce sont les cent pièces de sculpture qu'édite le présent catalogue, auxquelles ont été joints deux bustes romains (n^{os} 51-52) et un pied de table en forme de satyre portant une outre (n^o 83) provenant de la collection Campana et attribués en 1863 au musée de Laon. Les notices sont, tour à tour et à parts égales, l'œuvre de P. Scheding, qui, à la tête du « Forschungsarchiv für Antike Plastik » de Cologne depuis 2013, a repris le projet d'A. Linfert, et de K. Kaderka, titulaire d'un doctorat de l'EPHE sur la décoration tympanale des temples de Rome, soutenu en 2012 sous la direction de Fr. Queyrel ; elles sont donc rédigées en allemand ou en français, selon le cas. Les photos, excellentes (mais elles ne comportent pas toujours les quatre vues traditionnelles, face, dos et profils) et fort bien éditées, sont dues à G. Geng, qui avait consacré à ces prises de vues une campagne systématique dès 1994. La plupart de ces œuvres sont inédites, n'étaient les stèles attiques classiques qui figurent dans le grand œuvre de Chr. W. Clairmont (1993). Toutes n'ont certes pas le même intérêt, mais on admirera le flair de ce collectionneur quelque peu improvisé qui réussit à acquérir, à côté de ces stèles dont plusieurs sont d'une réelle qualité, l'Asklépios de Locres et une tête de Dioscure d'Argos (n^{os} 6 et 10 respectivement, dont la provenance est assurée dans les deux cas), un torse de statue votive chypriote datable des années 500-480 av. J.-C. (n^o 28), deux statue et statuette masculines, malheureusement acéphales, du dernier quart du IV^e (n^o 30) et du premier tiers du III^e siècle (n^o 31), un très vraisemblable portrait d'Alexandre (n^o 45), l'étonnante effigie d'un souverain hellénistique, sans doute un des derniers Ptolémées (n^o 48), mais aussi une petite tête féminine idéale de l'époque théodosienne (n^o 39). On remarquera que Paul Marguerite de la Charlonie s'intéresse essentiellement à la sculpture grecque et aux copies romaines d'œuvres grecques ; les sarcophages d'époque impériale, par exemple, ne l'intéressent guère (deux fragments seulement, n^{os} 73-74), alors que la collection d'Aristide-Pierre Bouillet-Lacroix, à Château-Gontier, en compte près d'une centaine. C'est assurément que le marché de l'art antique n'était plus le même, en ces premières années du XX^e siècle, que ce qu'il était dans la première moitié du XIX^e, mais aussi que Bouillet-Lacroix s'était approvisionné à Rome, tandis que de la Charlonie achetait surtout dans les grandes ventes parisiennes et fréquentait les marchands grecs de la capitale. Dans tout ce qu'il acquit, un seul faux (n^o 98), auquel s'ajoutent quatre pièces modernes insignifiantes – ce qui est exceptionnel dans une collection de cette époque. L'attention aura désormais été attirée sur les meilleures et les plus originales de ces œuvres par le soin et la qualité des notices qui leur ont été réservées dans le catalogue (celles-ci suivent l'ordre de présentation des rubriques descriptives et interprétatives adopté pour les volumes consacrés aux antiques des collections privées britanniques parus dans la même collection ; elles s'attachent toujours à rechercher l'éventuel original qui pourrait se cacher derrière ces copies et

variantes, à le dater et les dater). On ne peut que s'en réjouir et, tout en saluant la mémoire d'A. Linfert qui avait su naguère découvrir l'intérêt de la collection, remercier aujourd'hui les auteurs de cette bien utile « résurrection ». Jean Charles BALTÛ

Tuna ŐARE AŐTÛRK, *The Painted Tetrarchic Reliefs of Nicomedia. Uncovering the Colourful Life of Diocletian's Forgotten Capital*. Turnhout, Brepols Publishers, 2021. 1 vol. broché, XX-198 p., nombr. ill. n/b et coul. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY 12). Prix : 85 €. ISBN 978-2-503-59478-1. ISSN 2565-8921.

C'est une exceptionnelle découverte – et, assurément, une des plus importantes de ce dernier quart de siècle dans le domaine de l'art antique – que la mise au jour, dans ce qui ne peut être que le palais de Dioclétien, à Nicomédie, des reliefs peints qui font l'objet de ce volume ; exceptionnelle, elle l'est par l'intérêt historique de ces plaques, mais aussi par l'état de conservation par endroits très remarquable de leur polychromie, par la richesse et la variété de leur iconographie, par le précieux complément qu'elles apportent aux trop rares monuments officiels de cette période de l'art romain. Les premiers reliefs et deux statues (Hercule du type Farnèse et Athéna du type Giustiniani) apparurent en 2001, à l'occasion des déblaiements et reconstructions qui suivirent le désastreux tremblement de terre de 1999 dans le quartier de  ukurbaĐ, occupant la partie orientale de l'agglomération actuelle d'Izmit, l'ancienne Nicomédie ; une rapide campagne de sauvetage s'ensuivit, en 2009, sans toutefois que, faute de temps, un relevé systématique des éléments en position de chute ne puisse être établi, qui eût indiscutablement facilité le travail de reconstitution des reliefs brisés. Le récolement, le nettoyage et la consolidation de tous les éléments des quelque 66 panneaux catalogués et étudiés dans ce volume, ainsi que le remontage de tout ce qui pouvait être reconstitué dans l'immédiat, la photographie aussi des moindres morceaux de ce puzzle et l'analyse des pigments utilisés (conduite avec la participation de Mark Abbe, un des meilleurs spécialistes actuels de la polychromie) furent entrepris de 2015 à 2018 et menés tambour battant par T. Őare AŐtÛrk qui bénéficia, pour ce faire, d'un subside du Conseil de la recherche scientifique et technologique de Turquie ( ukurbaĐ Archaeological Project), puis d'un « Marie Sklodowska-Curie Individual Fellowship » de la Commission européenne (Project Nicomedia). On reconna tra que ces aides précieuses furent très consciencieusement et remarquablement mises à profit. Le présent volume publie les reliefs ; un deuxième volume s'attachera aux statues (62 fragments appartenant à une dizaine de statues au moins) qui participaient aussi au programme décoratif de la vaste salle, pavée d'*opus sectile*, où cet ensemble fut découvert et qui semble bien être la salle d'audience du palais. Des différents panneaux ou fragments de panneaux qui ont pu être reconstitués à ce jour, aucun n'est malheureusement complet ; ils avaient, certes, des dimensions très variables, mais la présence de trous de louve destinés à les lever verticalement pour leur mise en place dans l'architecture du monument permet de les calculer assez exactement : elles allaient d'environ 1,50 m à quelque 4 m de longueur. Ces différences s'expliquent très certainement par les décrochements nombreux de tout un décor architectural analogue à celui des « Kaisers le » d'Asie Mineure, attesté ici par le nombre des colonnes, chapiteaux et éléments d'entablement mis au jour. Basculés sur le dallage de la salle, tout comme les plaques à relief dont